

LES
JEUNES CONVERTIES
OU
MEMOIRES DES TROIS SCEURS

DEBBIE, HELEN et ANNA BARLOW

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

1 vol. in 8 de 188 pages... Prix franco: 30c.

INTRODUCTION.

Vers le commencement de février 1853, une dame et sa fille, dont la santé était dans un état précaire, passaient la journée dans le village de Saint-Albans, Vermont, attendant, dans le salon de l'hôtel, l'arrivée de quelques amis qu'elles devaient rencontrer, venant du Sud, par les chars. Elles s'étaient à peine installées au salon, qu'elles virent entrer deux jeunes filles qui paraissaient être presque du même âge, la plus jeune étant un peu plus grande que l'autre, et qui, à en juger par leur apparence, devaient être venues ce matin-là même d'une distance considérable et par un froid intense. Leur extérieur aimable et leurs manières distinguées attirèrent l'attention de la mère et de la fille, et celles-ci se mirent à conjecturer qu'elles pouvaient être; mais leur curiosité fut bientôt satisfaite par l'arrivée de leur père, qui était bien connu, et qui s'empressa de présenter les deux belles étrangères comme étant ses filles aînées, Debbie et Helen Barlow, alors de Fairfield, village situé à peu près à huit milles de Saint-Albans. Il se rendait avec elles à Montréal, où il se proposait de les faire entrer, pour leur éducation, au Pensionnat des Dames de la Congrégation. Comme la jeune malade dont nous avons parlé plus haut avait été elle-même élève dans un couvent, elles prirent beaucoup d'intérêt à apprendre d'elles tous les renseignements qu'elle put leur donner sur le cours d'études que l'on fait suivre aux jeunes personnes dans ces institutions, sur les règlements et le genre de vie aux quels elles sont soumises. L'aînée, surtout, fit sur ces matières des questions qui dénotaient chez elle un degré d'intelligence, de sagesse et de prévoyance que l'on rencontre bien rarement chez les jeunes personnes de son âge. Les réponses de leur jeune interlocutrice ne furent rien moins qu'encourageantes; car elle savait par expérience que la discipline ferme, en même temps que douce et maternelle, à laquelle sont soumises les élèves de nos couvents, est extrêmement pénible dans les premiers temps, même à celles qui sont catholiques, après qu'elles ont été habituées à l'indépendance de toute discipline qui caractérise l'éducation de notre jeunesse en général, tant celle qu'elle reçoit dans la famille que celle qui lui est donnée dans les pensions, et dont les conséquences seront voir plus tard ce que ce genre d'éducation comporte d'avantageux ou de préjudiciable à son bonheur. Elle termina toutefois en leur assurant que ce genre de vie, bien qu'il dût leur paraître de prime abord insupportable, et qu'elles dussent s'attendre à éprouver le mal du pays dans les premières semaines, finirait par avoir pour elles tant de charmes, si elles y demeuraient assez longtemps soumises pour en ressentir la douce influence, qu'elles éprouveraient plus de peine, en retournant dans leur famille, de se voir privées de cette bonne et salutaire contrainte, qu'elles n'en avaient d'abord éprouvé en s'y voyant soumises à leur entrée au couvent. Elles m'ont souvent assuré, depuis, que ces réflexions leur avaient été utiles pour les préparer à un genre de vie si nouveau, et qu'elles avaient constaté combien elles étaient vraies sous tous les rapports, à la seule exception qu'elles avaient éprouvé moins de peine qu'elles ne l'avaient craint d'abord à se conformer aux règlements de l'institution, et qu'elles en avaient reconnu les salutaires effets plutôt qu'elles ne s'y étaient attendues. La dame dont nous avons déjà parlé ne les rencontra plus que dans l'année qui suivit leur départ du couvent, ayant entendu dire qu'elles avaient été rappelées parce que leurs parents avaient cru voir que la religion catholique faisait sur leurs esprits et leurs cœurs encore jeunes une impression tellement favorable, qu'elle mettait en danger leur foi dans le protestantisme. Pendant l'hiver qui suivit leur retour et la mort de sa fille dont nous avons parlé, elle passa quelque temps à Saint-Albans, et reçut souvent la visite de Debbie Barlow, qui était dans l'habitude de faire de fréquentes promenades de Fairfield à Saint-Albans. Dans le cours de ces visites, elle apprit que ce qu'elle avait entendu dire de l'attrait de sa jeune et intéressante amie pour la religion catholique était fondé; et, connaissant les dures épreuves qu'elle ne devait pas manquer de rencontrer dans la voie de la conversion où elle entrait, mieux qu'elle ne connaissait la force de caractère dont elle était douée pour les supporter, elle garda un silence absolu sur ce sujet, se contentant de prier, assurée qu'elle était que si l'œuvre venait de Dieu, il la perfectionnerait en temps et lieu. Cette réserve, en même temps qu'elle fut pénible pour le cœur affectueux de cette chère enfant, fut pour elle le sujet, dans quelques circonstances, de certaines saillies d'esprit, et, dans d'autres, de réflexions sérieuses qui dénotaient la force de son intelligence et de ses convictions.

Debbie Barlow était douée d'une maturité et d'une force de caractère peu communes, possédant à un degré éminent le sens intuitif du bon et du beau, aussi empressée à apprécier l'un et

l'autre qu'elle avait d'ardeur à les rechercher partout où elle pouvait les rencontrer (en dépit des obstacles que les préjugés populaires ne manquaient pas de lui susciter), et également capable de discerner les choses qui leur sont opposées, sous quelques couleurs qu'elles fussent déguisées. Son enfance même a quelque chose qui étonne quand on considère les opérations si réfléchies, les appréciations si graves d'une intelligence parfaitement constituée, exempte d'apathie d'une part et d'enthousiasme de l'autre, et telle, en un mot, qu'elle se rencontre rarement chez la femme dans un âge plus avancé.

Dans le mode que j'ai adopté pour présenter mon sujet, je n'ignore pas que je me suis écarté du genre propre à la biographie. On jugera peut-être que je suis entrée en matière d'une manière trop abrupte, et en négligeant un peu la rigueur des formes. On s'attendait peut-être à me voir pénétrer, avec ma jeune amie, dans le séjour de sa jeune enfance, et présenter à mes lecteurs l'avenir brillant qui s'ouvrait devant elle au moment où elle faisait son entrée dans le monde, avec toute la fraîcheur de la jeunesse, ornée de tous les charmes de la beauté, des dons et des belles qualités dont la nature semblait s'être plu à enrichir son esprit; l'orgueil de ses excellents parents qui l'adoraient; les avantages sans nombre que lui promettaient les richesses et les rapports intimes avec plusieurs familles distinguées du Vermont et de New-York, tous les traits enchanteurs qui auraient séduit et captivé un cœur moins pur, pour l'attacher irrévocablement aux vanités de la vie présente. En effet, il n'est pas hors de propos que je rappelle ici ces circonstances, afin de relever l'éclat de son mérite dans le discernement et la fermeté avec lesquels elle sut peser toutes ces choses, puis, en les comparant avec les biens éternels, en découvrir toute la vanité, pour s'élançer ensuite avec courage sur la mer orageuse qu'il lui fallait franchir, et où elle devait avoir à lutter incessamment contre les vagues soulevées par la plus affreuse des tempêtes, jusqu'à ce qu'elle eût atteint le port qui était l'objet de ses desirs et de ses généreux efforts.

L'histoire de ces combats, depuis le premier moment où l'influence de la grâce divine se fit sentir dans son âme fervente, que le premier triomphe de la vertu brilla à son intelligence d'élite, jusqu'à leur fin glorieuse et triomphante, ne peut manquer de présenter un vif intérêt au cœur de tout catholique, quels que soient son âge ou sa condition.

C'est le désir que j'ai de faire connaître cette lutte, avec quelques détails, pour l'édification et l'instruction de mes lecteurs, qui anime mon cœur et m'inspire le courage d'entreprendre avec amour cette œuvre, bien que je ne puisse me défendre d'un sentiment de défiance, convaincue que je suis de mon incompetence à rendre justice à la beauté et au mérite que je reconnais avec admiration dans le sujet que j'ai à traiter. En effet, je n'aurais guère osé entreprendre ce travail, si la dame qui avait été sa maîtresse de classe et son amie la plus chère au couvent, et avec qui elle correspondait de temps à autre depuis qu'elle avait quitté le pensionnat, n'eût pas, contrairement à l'usage suivi dans cette congrégation, conservé avec soin la plupart de ses lettres et des fragments de ses écrits que les circonstances avaient mis entre ses mains, convaincue qu'ils étaient la production d'un esprit et d'un cœur au-dessus du commun. Elle m'offrit avec beaucoup de bonté ces documents, afin que j'en puisse extraire tout ce qui était de nature à m'aider dans l'accomplissement de la tâche que j'entreprendais, et dont l'objet a toutes ses sympathies. Je même que celles de la communauté entière à laquelle elle appartient. Elle me promit aussi de me fournir tous les renseignements qu'elle pourrait me donner, et qui serviraient à remplir les lacunes qui ne pouvaient manquer de se rencontrer dans notre petite histoire.

En profitant de ses offres et de son secours, pendant une visite que je viens de faire à Montréal, pour choisir, arranger et copier ces divers extraits, j'ai réussi, j'espère, à mettre en quelque sorte la jeune amie que nous pleurons en état de converser encore avec nous d'une manière éloquente et édifiante, au moyen des écrits qu'elle a laissés, bien que sa précieuse dépouille repose dans le silence de la tombe.

LA REFORME SOCIALE EN FRANCE

Déduite de l'observation comparée des peuples européens.

PAR

M. F. LEPLAY

Auteur des *Ouvriers européens*

6e ÉDITION, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

4 vol. in-12..... \$2.40

Ne faites pas vous-même ce qui vous déplaît dans les autres.

L'ambition est comme l'horizon : plus on avance, plus elle recule.

A 20 ans, on ne compte pas les années ; à 60, on compte les jours.

—Petites lectures illustrées, à 10c le volume.

MANUEL ANNUAIRE
DE LA SANTÉ

POUR 1887

OU

MÉDECINE ET PHARMACIE DOMESTIQUES

CONTENANT TOUS LES

Renseignements théoriques et pratiques nécessaires pour savoir préparer et employer soi-même les médicaments, se préserver ou se guérir ainsi promptement, et à peu de frais, de la plupart des maladies curables, et se procurer un soulagement presque équivalent à la santé, dans les maladies incurables ou chroniques.

DE

F.-V. RASPAIL.

CONTINUE PAR SES FILS.

42e année ou 41e édition, considérablement augmentée.

Comment paraîtra-t-elle d'une édition, quand tout le monde va devenir, sans le vouloir, un médecin, et sans le vouloir, un pharmacien ?

Un volume in-12 de 432 pages..... Prix : 40 cts.

L'AGONIE DE JESUS

TRAITÉ DE LA SOUFFRANCE MORALE

Par le R. P. BLOT

3 vol. in-12, d'environ 500 pages.

Prix, franco, \$1.88

Ce nouvel ouvrage de l'auteur d'*Au Ciel on se reconnaît, des Auxiliaires du purgatoire*, etc., est le plus intéressant et le plus complet traité de la souffrance morale, qui occupe une si large place dans notre vie. "On ne l'y considère pas abstractivement, mais d'une manière concrète, en l'étudiant dans cet Homme-Dieu qui daigna la prendre on soi pour la transfigurer en nous. Et quels sont nos guides et nos maîtres dans cette étude ? les Pères de l'Église, les écrivains, les orateurs et les saints qui pénétrèrent le plus avant dans le Cœur de Jésus et nous en révélèrent le mieux les douleurs."

Le sujet est donc le mystère du jardin des Oliviers, développé pour la première fois par le merveilleux enchaînement de toute la tradition catholique, comme le prouvent plus de deux mille citations puisées aux sources mêmes.

Le premier volume nous montre en Jésus agonisant le soutien des alligés, le chef des pénitents, le modèle des moribonds, celui qui les malades doivent invoquer et imiter. On y étudie les agonies du juste, les agonies de l'Église, les souffrances intérieures, les causes et les fins de l'agonie de Jésus, et les préliminaires de ce mystère douloureux.

Le deuxième volume traite de la crainte, de l'ennui, du dégoût, de la tristesse, de la solitude, du prosternement, de la prière du Sauveur en son agonie. Il explique la paternité de Dieu dans nos épreuves, le calice d'amertume, la soumission et la résignation que nous devons à la volonté divine.

Le troisième volume flétrit le sommeil des disciples, trop souvent imité par le sommeil de nos amis; il montre l'ange consolateur que Dieu nous a destiné comme à son Fils, expose les dernières luttes de Jésus et sa sueur de sang, et se termine par quelques chapitres sur la conduite opposée d'un traître et d'une mère, de Judas et de Marie, pendant l'agonie du Sauveur.

Cet immense travail offre ainsi à tous les chrétiens un trésor inépuisable d'instructions pratiques et de consolations efficaces. Messieurs les précitateurs y trouveront en outre la matière de nombreux et nouveaux discours.

Qui ne voit l'opportunité de cette publication ? Les afflictions de l'Église et de son chef visible, la tristesse qui pèse sur tant d'âmes pieuses, les efforts des *Soldats* pour empêcher les ministres de la religion d'aborder les mourants, tout ne montre-t-il pas l'à-propos d'un ouvrage qui vient exciter notre zèle pour le salut éternel des agonisants de chaque jour, et notre généreuse compassion pour tous les alligés ?

DIEU DANS SES ŒUVRES
LES SPLENDEURS
DE
L'ASTRONOMIE

OU IL Y D'AUTRES MONDES QUE LE NOTRE

PAR

M. l'abbé PIOGER.

Membre et lauréat de plusieurs sociétés savantes.

1° LE SOLEIL

Un volume in-12 illustré..... 75 cts

2° LA LUNE

CE QUE NOUS EN SAVONS, SES HABITANTS

PASSÉS, PRÉSENTS ET FUTURS

Un volume in-12..... 75 cts

3° LA TERRE ET LES COMÈTES

Un volume in-12..... 75 cts

4° LE MONDE DES PLANÈTES

Un volume in-12..... 75 cts

5° LE MONDE DES ÉTOILES

Un volume in-12..... 75 cts

On lit dans la *Revue du Monde catholique*, numéro du 15 décembre 1882 :

Par suite d'erreurs et de préjugés qui se propagent de nos jours avec une rapidité effrayante, beaucoup de bons esprits finissent par s'imaginer qu'il y a incompatibilité entre la science et la religion. Les moins fanatiques de ces nouvelles idées s'imaginent volontiers que le sublime du genre est de rester neutres, c'est-à-dire de faire des livres scientifiques dans lesquels le nom de Dieu ne se trouve jamais prononcé, comme si ce nom n'était pas écrit en caractères magnifiques dans toutes les œuvres de la nature. Il faut que les catholiques réagissent fortement contre cette tendance impie; il faut qu'ils se mettent à l'œuvre, que la science d'une main, la religion de l'autre, ils montrent que cette prétendue incompatibilité ne réside que dans le cerveau de leurs adversaires. C'est à ce titre que nous nous empressons d'applaudir à l'heureuse tentative de M. l'abbé Pioger. Dans une série de petits volumes, il s'est proposé de faire connaître *Dieu dans ses œuvres*.

Ces volumes sont écrits avec une élégance simplicité et surtout avec une connaissance exacte des théories astronomiques. Ils sont accompagnés de figures en nombre suffisant pour faire saisir les mouvements de la constitution physique de ces deux astres. On a peine à comprendre comment les études scientifiques qui nous révèlent à chaque pas les lois merveilleuses qui régissent l'univers ne démontrent pas, à tous ceux qui s'en occupent, l'existence de l'Intelligence infinie qui en est l'auteur. On ne peut s'expliquer une pareille aberration que par les erreurs et les préjugés qui obscurcissent l'esprit et l'empêchent de lire dans le grand livre de la nature.

DOCTEUR TISON.

LE

QUART D'HEURE

POUR

LE SAINT-SACREMENT

PAR

L'abbé G. ALLEGRE

AUMONIER A BULOGNE

1 vol. in-12 de 510 pages..... \$1.00